

# Un vampire moderne

W. L. Alden



**Gloubik Éditions**  
**2023**

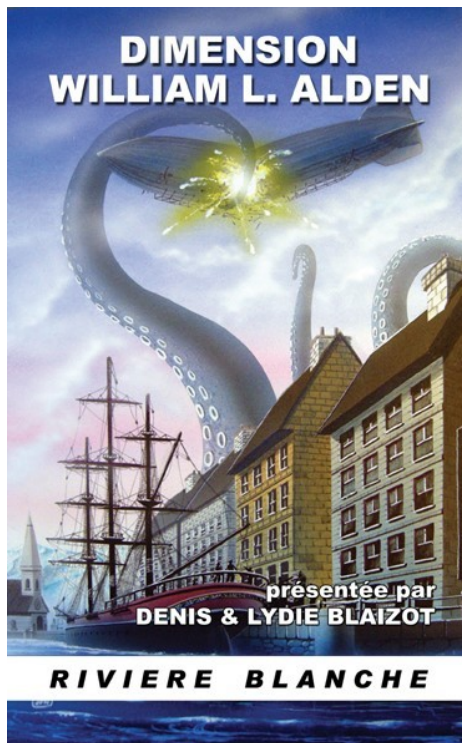
Cette nouvelle de W. L. Alden a été publiée dans Cassell's Family Magazine en 1894 sous le titre *A moderne vampire*.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Numéro 102 de la collection Fusée Rivière blanche, **Dimension William L. Alden** regroupe 21 nouvelles dont celle-ci.

244 pages - 20 euros

**ISBN-13** : 978-1-64932-197-8



**Illustration** : Jean-Pierre Normand

George Matthews était incontestablement un homme qui a réussi. Il n'avait pas encore tout à fait trente ans et était le rédacteur en chef d'un magazine londonien largement diffusé. Il s'était fait une réputation en tant qu'auteur d'histoires d'une puissance et d'une originalité singulières, et avait ensuite suivi l'exemple de nombreux autres écrivains à succès en fondant son propre magazine. Il était fier de son succès et heureux de l'indépendance de sa position. C'était maintenant à lui d'accepter ou de rejeter les manuscrits et, au lieu de craindre la lenteur des décisions des rédacteurs et des paiements des éditeurs, il imprimait ses propres histoires et touchait son salaire quand bon lui semblait. Il n'était pas marié, et ses revenus étaient bien supérieurs à ses besoins. Il était en parfaite santé, à l'exception de ses nerfs qui commençaient à se plaindre de l'excès de tabac et du dur labeur des années passées. Mais ce n'était qu'un détail, et Matthews n'aurait pas changé de place avec n'importe quel homme à Londres.

Un jour, il était assis dans son bureau lorsque le coursier lui annonça qu'une dame désirait le voir. Il regarda sa carte et reconnut le nom d'une auteure dont les histoires étaient populaires parmi une certaine catégorie de lecteurs, et qui lui avait envoyé plusieurs manuscrits, qu'il avait tous été obligé de rejeter. Il sentit qu'un quart d'heure désagréable l'attendait, mais il dit aussitôt au coursier de faire entrer la visiteuse. Il s'attendait à trouver une femme d'âge moyen, soit anguleuse et acariâtre, soit

corpulente et obstinée. À sa grande surprise, M<sup>lle</sup> Vaughan était jeune et belle. Non seulement elle était belle, mais il y avait dans ses grands yeux sombres une expression qui semblait le dominer d'une manière totalement nouvelle pour lui. Il ne parvenait pas à comprendre l'effet qu'elle produisait sur lui, mais il reconnaissait que c'était une femme qui, si elle posait une question, ne pouvait recevoir une réponse évasive. « Si elle me demande pourquoi je n'ai pas accepté ses histoires, pensa-t-il rapidement, je devrai lui dire la vérité, et ensuite prendre garde aux cris. »

— Je ne veux pas abuser de votre temps, commença-t-elle, et je sais que je n'ai pas le droit de vous interroger, mais vous pouvez m'être d'une grande aide si vous voulez bien répondre à une seule question.

— Je serai très heureux de vous rendre tout service possible, répondit Matthews.

— Je vous ai envoyé cinq histoires, et vous les avez toutes refusées. Maintenant, je ne doute pas un seul instant que vous ayez eu raison d'agir ainsi, mais ailleurs, je n'ai trouvé aucune difficulté à vendre mes histoires. Pouvez-vous me dire pourquoi vous n'avez accepté aucune d'elles ?

Pendant un instant, Matthews fut sur le point de faire la réponse habituelle, à savoir qu'il avait refusé les histoires de M<sup>lle</sup> Vaughan en partie parce qu'elles n'étaient pas tout à fait le genre de choses dont il avait besoin, et en partie parce qu'il était si bien pourvu en histoires qu'il

n'en achetait guère. Mais elle le regardait droit dans les yeux, et il ne pouvait pas détacher ses yeux des siens ou lui mentir.

— Je les ai refusées, répondit-il avec lenteur, parce qu'elles étaient d'une conception banale. Vous écrivez remarquablement bien, pour une femme, et vous racontez vos histoires d'une manière irréprochable ; mais je n'ai jamais trouvé dans aucune de vos histoires une intrigue qui soit fraîche, ou un personnage qui soit original. Je déteste parler brutalement, mais vous m'avez demandé la vérité, et vous l'avez.

Il s'était attendu à voir sa visiteuse rougir de colère, mais elle accepta sa franchise avec une parfaite sérénité.

— Je pense que vous devez avoir raison, dit-elle aussitôt. J'ai souvent eu l'impression que mes histoires n'étaient que du bon travail, mais rien de plus. Je vois clairement ce que vous voulez dire. Je sais que mes intrigues sont banales, et j'ai essayé des centaines de fois d'en inventer une qui soit nouvelle et frappante, mais je n'y suis jamais parvenu. Dites-moi : pourrai-je jamais apprendre à créer ? Vous y parvenez, et c'est la raison pour laquelle vos histoires me fascinent.

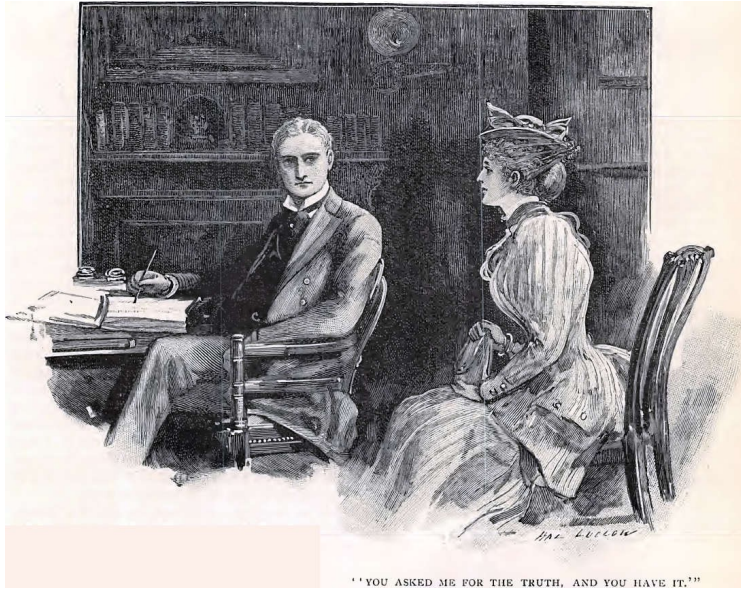
— Merci beaucoup, répondit Matthews. J'aimerais pouvoir vous aider, mais je ne vois pas comment cela serait possible. Je peux seulement vous suggérer d'essayer de regarder les choses d'un point de vue différent de celui adopté par tout le reste du monde. Peut-être cela vous aidera-t-il à trouver de nouvelles idées. Mais pourquoi êtes-vous insatisfaite ? Vos histoires sont

dans presque tous les magazines, et je suis sûr que là où j'ai un lecteur, vous en avez dix. Votre succès n'est-il pas suffisant pour vous satisfaire ?

— M. Matthews, répondit-elle sérieusement, je veux écrire quelque chose dont je puisse être fière. Je veux me débarrasser de ce sentiment que je suis toujours juste à la limite du vrai génie, et que je ne peux pas y parvenir. Si je pouvais écrire une histoire que l'on ne peut s'empêcher de qualifier de grande, je ne me soucierais pas de ne plus jamais en écrire une autre. Mon propre travail semble si infiniment petit quand je lis le vôtre. Vous m'avez montré quel est le problème de mes histoires. Si je vous voyais, et si je parlais avec vous de temps en temps, ne pourrais-je pas avoir un aperçu du moyen de sortir de ma misérable, banale, "zone d'habitude" de l'esprit ?

Matthews était encore assez jeune pour trouver la flatterie bienvenue, et la flatterie d'une belle femme avait le charme supplémentaire de la nouveauté. De plus, il sentait qu'il avait parlé à M<sup>lle</sup> Vaughan de ses histoires d'une manière qui avait dû la blesser, même si elle avait habilement dissimulé cette vexation. Il lui répondit promptement et chaleureusement.

— Ma chère M<sup>lle</sup> Vaughan, il n'y a rien qui me ferait plus plaisir que de vous rencontrer fréquemment. Je ne peux pas croire que mes piètres talents de conversation vous seront d'une quelconque utilité ; mais si vous me permettez de vous rendre visite, vous serez certainement d'un très grand secours pour un homme fatigué, et



"YOU ASKED ME FOR THE TRUTH, AND YOU HAVE IT."

probablement fatigant.

Quelques jours plus tard, Matthews rendit visite à M<sup>lle</sup> Vaughan. Il avait eu une journée fatigante et peu satisfaisante. Une histoire qui, lorsqu'il y avait pensé pour la première fois, lui semblait pleine de possibilités, refusait de se transformer en une fin satisfaisante. Il n'aimait pas abandonner complètement une idée, et il ne voulait pas mettre la plume sur le papier avant de savoir précisément ce qu'il voulait écrire. Il avait passé des heures à réfléchir intensément sur le sujet, mais sans parvenir à aucun résultat. Enfin, il résolut d'écarter, si possible, la question de son esprit pour ce jour-là, et de passer une heure avec M<sup>lle</sup> Vaughan.

Avant d'arriver à sa porte, la véritable fin de



son histoire lui apparut, et c'est le cœur léger qu'il rencontra sa nouvelle connaissance. Il fut encore plus satisfait par la chaleur avec laquelle il fut reçu.

La conversation portait principalement sur des questions littéraires : livres, auteurs et méthodes de travail. Matthews, qui se retrouvait soudainement dans la position de conseiller confidentiel d'une jeune femme extrêmement belle, était heureux de la situation. Il lui donna les meilleurs conseils possibles et lui promit même de lire et de réviser ses manuscrits. Cependant, durant tout ce temps, sa propre histoire s'imposait à son attention. Il ne pouvait pas la chasser de son esprit. Plusieurs fois, alors que M<sup>lle</sup> Vaughan lui parlait, il oublia de l'écouter, tant il pensait à son propre travail. Il en avait une conscience aiguë et faisait tout son possible pour concentrer son attention sur ce que disait M<sup>lle</sup> Vaughan. Dans cette optique, il fixait fréquemment ses yeux sur les siens, plus intensément que ne l'exigeait la stricte convenance, mais, curieusement, plus il la regardait, plus cette histoire impertinente accaparait son attention. Lorsqu'il se leva pour prendre congé, il se sentit curieusement fatigué, au lieu d'être reposé. Sans doute était-ce le résultat de la contrariété qu'il avait subie plus tôt dans la journée, car il était improbable qu'une visite chez une femme séduisante et amusante l'ait fatigué.

Une semaine s'écoula. Matthews n'avait pas encore commencé à écrire son histoire, en raison de la pression d'autres travaux. Cependant, il



"THEN SHE WENT BACK TO HER WRITING.

était enfin prêt à la commencer, et il venait de s'asseoir à son bureau à cette fin lorsqu'il reçut un manuscrit de M<sup>lle</sup> Vaughan. Regrettant sa promesse irréfléchie de lire ses manuscrits, et se demandant comment il avait pu être si faible pour la faire, il résolut néanmoins de lire le manuscrit

immédiatement, et de mettre ainsi un terme à cette affaire. Au fur et à mesure qu'il lisait les pages, son étonnement ne cessait de croître. L'histoire était pratiquement la même que celle qu'il avait eu l'intention d'écrire, et pourtant il pouvait jurer qu'il n'en avait pas parlé, ni d'une façon ni d'une autre, à M<sup>lle</sup> Vaughan. Qu'ils aient tous deux eu la même idée, et qu'elle l'ait réalisée essentiellement de la même façon que lui l'aurait réalisée, était une coïncidence merveilleuse. « Après cela », se dit Matthews, « je n'accuserai jamais aucun homme de plagiat ». Il ne pouvait y avoir aucun doute possible sur le fait que, dans ce cas, la même histoire avait effleuré deux esprits presque simultanément. M<sup>lle</sup> Vaughan avait écrit son histoire avant que Matthews ne commence la sienne, et par conséquent, il était manifestement nécessaire qu'il abandonne toute idée de traiter le même sujet.

Il fut également surpris de constater que le style de M<sup>lle</sup> Vaughan s'était considérablement amélioré. Cette histoire était écrite avec une vigueur masculine qu'il n'avait jamais trouvée dans ses histoires précédentes, et il y avait des astuces d'expression qu'elle avait manifestement prises de Matthews lui-même. Il était persuadé qu'elle avait étudié avec soin ses écrits et il aurait aimé qu'elle ait choisi de le complimenter d'une autre manière.

Bien sûr, il ne pouvait pas blâmer la jeune femme parce qu'elle avait pensé à un sujet dont il ne lui avait jamais parlé. Elle avait écrit une bonne histoire, et elle avait droit à tout le crédit

pour cela. Il lui écrivit immédiatement, acceptant que l'histoire soit publiée dans son magazine. Il ne fit aucune allusion à la ressemblance entre ce que M<sup>lle</sup> Vaughan avait fait et ce qu'il avait l'intention de faire. Une telle allusion n'aurait servi à rien et n'aurait pu que l'irriter.

Au cours des six mois suivants, Matthews vit M<sup>lle</sup> Vaughan très fréquemment. Une amitié chaleureuse naquit entre eux. Il n'y avait rien de sentimental dans celle-ci. L'homme et la femme étaient simplement des camarades, unis par des goûts et des intérêts communs. Il devint bientôt tout à fait inutile pour lui de superviser le manuscrit de son amie. Ses histoires étaient, comme Matthews le reconnaissait volontiers, aussi bonnes que tout ce qu'il avait jamais écrit, et leur ressemblance avec le travail qu'il avait fait auparavant était surprenante. Trois fois, la même coïncidence d'idées se produisit, et chaque fois, M<sup>lle</sup> Vaughan écrivit une histoire que Matthews avait l'intention d'écrire. Dans chaque cas, la coïncidence entre l'histoire écrite et l'histoire non écrite était presque parfaite.

La première fois que cela s'était produit, Matthews avait résolu de ne jamais parler à M<sup>lle</sup> Vaughan d'un quelconque projet littéraire de sa part, et il avait tenu cette résolution avec la plus grande fidélité. Pourtant, à trois reprises, les histoires qu'il pensait avoir inventées seul furent également inventées indépendamment et simultanément par sa camarade. Une fois, il se hasarda à lui en parler, mais cela lui causa tant de peine qu'il fut pris de remords, et il s'empres-

sa de la convaincre qu'il n'avait fait que plaisanter.

Il ne fallut pas longtemps pour que Matthews se retrouve incapable d'écrire. Si ses idées coulaient aussi librement que par le passé lorsqu'il commençait une histoire, il se mettait à penser : « Et si M<sup>lle</sup> Vaughan écrivait la même chose ? » et cette pensée semblait paralyser son imagination. Il restait assis pendant des heures, regardant ses papiers vierges, et attendant en vain l'impulsion qui, autrefois, ne manquait jamais de le stimuler. De plus, il se sentait souvent fatigué, et il était évident pour lui que ses forces diminuaient progressivement. Il consulta un médecin, qui lui dit que sa maladie n'était rien d'autre qu'une légère fatigue des nerfs, due sans doute au surmenage, et qu'elle ne devait lui causer aucun malaise.

Matthews ne pouvait pas être sûr que le médecin avait raison, car il était certain qu'il ne s'était jamais surmené au cours des trois dernières années et qu'au cours des derniers mois, il n'avait pratiquement pas travaillé. Il prit cependant les remèdes du médecin, mais ils ne lui firent aucun bien. Son moral et sa santé se dégradèrent. Il devint hypocondriaque, et la vie lui semblait un fardeau. Sa mémoire s'affaiblit et, très inquiet, il alla consulter un éminent spécialiste des maladies du cerveau, s'attendant à ce qu'on lui dise qu'il était très avancé sur la voie de l'asile.

Ce second médecin lui assura que son cerveau était, pour l'instant, parfaitement sain, mais

que des symptômes plus graves pouvaient se manifester à tout moment. Matthews reçut l'ordre d'abandonner tout travail et de se distraire autant que possible. Il sourit sinistrement en quittant le cabinet du médecin. Comment un homme dans sa condition d'esprit pouvait-il se divertir ? Sa vie était dans son travail, et maintenant il se trouvait incapable d'écrire quoi que ce soit. Des idées lui venaient encore à l'esprit, mais elles semblaient s'évanouir avant qu'il ait pu les mettre en forme.

Ce soir-là, il passa la soirée avec M<sup>lle</sup> Vaughan. Elle était aussi gentille avec lui qu'elle l'avait toujours été, et se souciait sincèrement de sa santé. Elle l'exhorta à quitter Londres et à faire un long voyage, le plus long étant le mieux. Elle lui dit que la perte de sa compagnie serait une perte très grave pour elle, mais qu'elle était certaine que ce dont il avait besoin était un changement d'air immédiat et prolongé.

Il lui répondit peu de choses, mais resta la plupart du temps silencieux, se demandant si les aliénés étaient conscients de leur folie, et sous quelle forme particulière la folie allait le frapper. Quand il se leva pour partir, il dit :

— Vous avez tout à fait raison. Je vais faire un long voyage, et le faire tout de suite. Nous avons été de bons amis, et si vous vouliez bien me donner un premier et unique baiser, je pense que je commencerais mon voyage dans de meilleures dispositions.

Elle l'embrassa sans hésitation et sans plaisir. Elle était sincèrement désolée que l'homme

soit malade, et espérait qu'il reviendrait en bonne santé. Après tout, leur intimité pouvait aussi bien cesser maintenant qu'un peu plus tard, car elle avait décidé de se marier au printemps, et il lui faudrait alors renoncer aux fréquentes visites de Matthews. Elle l'accompagna jusqu'à la porte et ils se serrèrent chaleureusement la main en se séparant. Puis elle se remit à écrire, tandis que Matthews descendait jusqu'au pont Blackfriars et se jetait dans le fleuve.

Son corps ne fut jamais retrouvé, et sa mystérieuse disparition fit sensation à Londres pendant plusieurs jours. Sa place fut rapidement occupée par quelqu'un d'autre et, en un an, il fut complètement oublié, sauf par les ennemis de M<sup>lle</sup> Vaughan. Ceux-ci n'oubliaient jamais de dire que, du vivant de Matthews, M<sup>lle</sup> Vaughan écrivait des histoires passionnantes dans la même veine que lui, mais que, depuis le jour de sa disparition, elle n'écrivit jamais une seule histoire qui vaille la peine d'être lue.

« Ce que cela signifie, ma chère », disait une vieille dame particulièrement vicieuse, « n'est pas très difficile à comprendre ».

Mais les ennemis de M<sup>lle</sup> Vaughan avaient tort dans la mesure où ils voulaient insinuer que Matthews avait écrit les histoires qui passaient sous son nom. Ils auraient pu porter une accusation infiniment plus grave contre elle, s'ils avaient connu tous les faits... Une accusation qui aurait été crue avec empressement au Moyen Âge, mais que l'homme moyen du XIX<sup>e</sup> siècle considérerait comme une impossibilité. En effet,

il n'y avait aucune raison de croire qu'elle savait ce qu'elle faisait pendant ces jours où les pouvoirs mentaux de Matthews passaient en sa possession. Si elle l'avait su, elle aurait mérité la punition que la superstition médiévale réservait aux vampires.



